

24 images

24 iMAGES

## La quadrature du cercle *The Hudsucker Proxy* de Joel et Ethan Coen

Marcel Jean

---

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23104ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Jean, M. (1994). Review of [La quadrature du cercle / *The Hudsucker Proxy* de Joel et Ethan Coen]. *24 images*, (72), 54–55.

## LA QUADRATURE DU CERCLE

par Marcel Jean

Il y a dans le cinéma des frères Coen un étonnant rapport au monde. Je devrais plutôt dire que les personnages qu'ils créent sont dominés par le monde, cela jusqu'à être manipulés par leur environnement. En fait, c'est que les films des Coen sont le lieu d'un bien curieux animisme. Ils présentent un univers où les choses participent à l'atmosphère autant qu'à l'action. C'est du moins ce que démontre *The Hudsucker Proxy*, dernier opus des auteurs de *Raising Arizona*.

voilage) qui sera à l'origine du premier succès commercial de Norville Barnes. Si, dans ces exemples, les objets interviennent positivement dans l'existence du héros, en d'autres temps les choses ne semblent avoir d'autre raison d'être que de susciter l'angoisse chez celui-ci. C'est le cas notamment du boulier placé sur le bureau de Sidney J. Mussburger, dont les claquements métalliques semblent annoncer une catastrophe imminente (comme le tic-tac d'une bombe). Cet étrange comportement

ner la place prise par les choses. Et cette «vision du monde», faut-il insister, n'est jamais celle du personnage (qui serait plutôt du genre innocent).

Dans *The Hudsucker Proxy*, les lieux et les choses sont pour ou contre Norville Barnes. On pourrait dire qu'ils ont pour lui soit de la sympathie, soit de l'antipathie. C'est une attitude bien différente de celle qui caractérise l'expressionnisme, qui serait plutôt de l'ordre de l'empathie (puisque les lieux et les objets offrent un équivalent plastique aux tourments intérieurs du personnage, c'est-à-dire qu'ils ressentent ce qu'il ressent). Tous les films des Coen vont dans le sens de *The Hudsucker Proxy*. Outre *Barton Fink* déjà évoqué, je me contenterai de donner un exemple, soit cette séquence de *Miller's Crossing* où un homme fait jouer une vieille chanson irlandaise sur son gramophone juste avant d'être mitraillé par une bande de tueurs. Pendant toute la scène, qui est particulièrement violente, et même longtemps après l'attaque, l'appareil continue de hurler «Oh! Danny Boy». Ici, la situation est à ce point outrée (la musique est mixée très fort) que l'indifférence du monde (il n'y a effectivement pas de raison logique pour que la musique cesse) se transmue en une véritable grimace, en une ultime moquerie à l'endroit des cadavres.

Cette ironie mordante est présente dans *The Hudsucker Proxy*, notamment au début du film, lorsqu'après la défenestration du vieux Hudsucker, son conseil d'administration se préoccupe immédiatement de succession. Mais, présentée dans le cadre d'une franche comédie en forme de fable sociale, cette ironie situe le film quelque part entre Frank Capra et Preston Sturges, sur un terrain que le cinéma américain a abandonné depuis bon nombre d'années. Devant *The Hudsucker Proxy*, on pense même à Tex Avery par moments, tant l'univers des Coen est agressivement «cartoonesque» (en cela d'ailleurs il rappelle Sturges, qui refusait lui aussi radicalement la logique).

Il fallait une maîtrise certaine pour assumer cet héritage tout en avançant aus-



Amy Archer (Jennifer Jason Leigh).

En effet, dans leur plus récent film, les Coen n'hésitent pas à doter le vent d'un esprit qui lui permettra d'intervenir au moins à deux reprises dans la carrière de Norville Barnes (Tim Robbins), jeune administrateur qui sera propulsé à la tête d'une grande entreprise; c'est d'abord le vent qui lui permet de trouver un emploi, puis qui parvient à prouver son incompetence. Aux interventions du vent s'ajoute celle d'un café qui lui dit où regarder dans le journal pour trouver un emploi, et celle d'un hula-hoop rouge qui, jeté au fond d'une ruelle par un commerçant, saura trouver le garçonnet (au terme d'un long

des objets se justifiait aisément dans le cadre d'une fiction paranoïaque comme *Barton Fink*, où l'on pouvait toujours mettre au crédit du point de vue subjectif l'attitude des mouches (agressantes) comme du papier peint (insoumis). Toute l'étrangeté du film pouvait donc, chez le spectateur en mal de rationalisme, s'expliquer par la fragilité psychologique du personnage central. La situation est tout autre dans *The Hudsucker Proxy*, où la multiplication des détails curieux conserve tout son potentiel d'étrangeté, où rien d'autre que ce qu'il est convenu d'appeler une «vision du monde» ne peut caution-

si loin dans la voie de la singularité. Tout au long de son film, Joel Coen (son frère, Ethan, est producteur) parvient à contrôler admirablement sa mise en scène, empilant les morceaux de bravoure (le suicide du vieux Hudsucker, la visite du département du courrier, la scène de la cafétéria narrée par les chauffeurs de taxi, etc.) sans jamais négliger l'effet d'ensemble. Le scénario que les deux frères ont concocté avec l'étonnant Sam Raimi (le réalisateur d'*Evil Dead*) joue de façon virtuose sur plusieurs tableaux, le plus amusant étant cette angoissante obsession du cercle qui va de la présence du hula-hoop à une construction narrative circulaire, qui à travers un long flash-back fait bon usage de la grande horloge qu'arbore l'immeuble de la compagnie. Le caractère quasi conceptuel du scénario — tout passe par le cercle et la psychologie des personnages se résume à bien peu de chose — amène d'ailleurs à penser que pour les Coen, l'intrigue n'a qu'une importance bien secondaire. Elle se développe en fait par une série de parallèles et de variations sur une idée de départ, et sa progression est soumise à ce jeu de formes constant. Tout

cela pourrait se résumer à un exercice formel aussi habile que dépassé si ce n'était de la densité du contexte, de la vigueur avec laquelle les Coen imposent un monde, un rapport au monde, une «vision du monde» (pour employer encore une fois cette formule éculée qui, dans ce cas précis, retrouve son sens).

Mais l'univers des Coen ne pourrait s'imposer à ce point sans l'assurance remarquable que Joel démontre dans le choix et la direction des comédiens. Ainsi, après Nicolas Cage et Holly Hunter dans *Raising Arizona*, après John Turturro et John Goodman dans *Barton Fink*, c'est cette fois Tim Robbins, Paul Newman et, surtout, Jennifer Jason Leigh qui arrivent à incarner les créatures bizarres et complexes qui peuplent *The Hudsucker Proxy*. Il y a un type de jeu — complètement extériorisé, où le texte est souvent crié, un jeu presque hystérique — associable aux films des Coen. C'est d'ailleurs ce qui rend si vigoureuse l'interaction des personnages et des choses et qui, dans un curieux effet de miroir, rend acceptables les mouvements incessants et extrêmes de la caméra. Et il faut souligner à quel point

ce parti pris dans l'interprétation amène les Coen à accorder un soin extrême à la sélection du moindre figurant, puisque toute tête, toute physionomie devient hautement signifiante. Sur ce point, le résultat rappelle d'ailleurs Fellini, ce grand peintre qui ne négligeait jamais un visage dans ses fresques.

Après la remarquable réussite de *Barton Fink*, *The Hudsucker Proxy* continue d'affirmer la maturité acquise par les Coen (on est loin de *Raising Arizona*, film aussi stimulant que bancal). Il est clair que ceux-là forment, avec Tim Burton, ce que la jeune génération de cinéastes hollywoodiens a de mieux à offrir. Qu'en plus de son talent hautement original elle se souvienne de Capra et de Sturges, voilà qui a de quoi réjouir. ■

#### THE HUDSUCKER PROXY

É.-U. 1994. Ré.: Joel Coen. Scé.: Ethan Coen, Joel Coen et Sam Raimi. Ph.: Roger Deakins. Mont.: Thom Noble. Mont. son.: Skip Lievsay. Mus.: Carter Burwell. Int.: Tim Robbins, Jennifer Jason Leigh, Paul Newman, Charles Durning, John Mahoney. 111 minutes. Couleur. Prod.: Ethan Coen. Dist.: Warner.

Sidney J. Mussburger (Paul Newman) et Norville Barnes (Tim Robbins).

